

EN CRÈTE SANS LES DIEUX

par

G. MOULINIER

Professeur au Lycée Condorcet

Pénétrons dans le Musée d'Ethnographie du Trocadéro, naguère morne nécropole, aujourd'hui citée de la lumière, de la vie, de l'entraide joyeuse, de l'enthousiasme, où dans le cadre des civilisations primitives ou lointaines, revivent les hommes et les dieux, où s'épanouit l'émouvante fraternité des races, des peuples et des siècles.

Il suffit alors de gravir un étage, de faire le tour d'une salle tapissée d'images, pour se donner la joie d'un voyage enchanté. (1) C'est, au sein de la « Très Verte », — comme disait V. Bérard. — la Crète, avec ses paysages de lumière, où se déroulent les « Travaux et les Jours » où des hommes, semblables à ceux des lointains millénaires, accomplissent les gestes éternels.

* *

Voici l'île, qui s'allonge, dans sa ceinture de galets, fleuris d'écume étincelante. C'est sur l'un de ces écueils, « rocher nu qui tombe sur le flot » nous dit Homère, que « battu par les grandes houles du Notos », le vaisseau du bon Ménélas se brisa dans un jour de tempête.

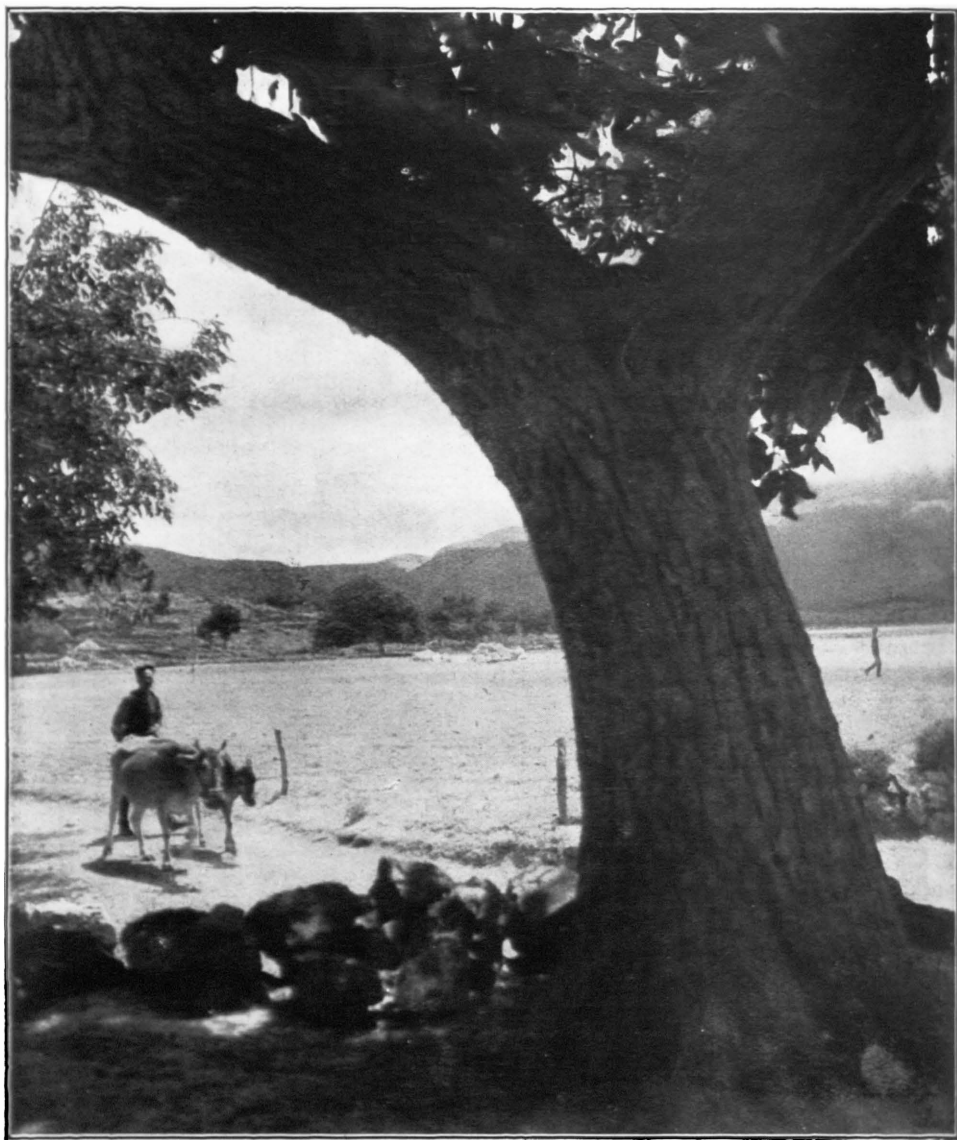
D'un bout à l'autre, de hautes montagnes découpent sur le ciel ou cachent dans de clairs nuages

un dessin aux formes toujours immobiles et toujours changeantes. C'est le « Stromboli », cône d'ocre et de feu ; ce sont les « Montagnes blanches », éclatantes de lumière ; c'est « l'Ida », amoncellement de pentes vertes et chaos de roches roses.

Au flanc des montagnes, des gorges abruptes, où vivent encore quelques Bouquetins et quelques Chèvres sauvages ; des plateaux, celui de la Nida, de l'Omalos et surtout celui de Lassithi, anciens lacs desséchés, à la terre épaisse et riche ; en bas quelques plaines, ici resserrées, là plus vastes, où se traînent dans le sable, parmi les Lauriers roses et les Gattiliers bleus, quelques fleuves paresseux. C'est là qu'au temps d'Homère s'élevaient cent villes fameuses.

Les étendues cultivées forment de vastes damiers aux cases séparées par des murailles en terre battue. Quelques champs de céréales çà et là, mais surtout des vignes ; les grappes longues et menues des raisins sans pépins pendent aux ceps ou sèchent, à même le sol, au bout des rangées. Des plantations d'un Tabac, aux feuilles courtes et minces, aux fleurs d'un bleu rose, embaument l'air. Un peu partout des Caroubiers noirs et brillants, des Oliviers, au tronc millénaire, au feuillage léger et bruisant, des Cyprés à l'odeur amère, des Faux-

(1) *En Crète sans les Dieux*, exposition de photographies par Zuber.

*Photo. René Zuber.*

Paysage, dans l'île de Crète.

Poivriers qu'éclairent leurs grappes roses. En maint endroit, des vergers, où l'eau chante, d'où s'exhale le parfum acide des Cédratiers. Des chemins étroits serpentent ou grimpent à travers les champs entre des talus hérissés de Cactus. Parmi les arbres, s'étalent de petits ou de

gros villages, ou bien brillent de petites maisons blanches, bâties le plus souvent en torchis. Partout des terrasses fleuries où la civilisation s'affirme : les pots de terre cèdent de plus en plus la place aux bidons « shell » !

En maint endroit, comme un vol

de gigantesques Oiseaux posés parmi les arbres et les cultures, sur des tours de pierre ou plus souvent sur des bâtis de fer, une armée de moulins à vent, pompe l'eau et la fait ruisseler dans les champs altérés. On en compte des centaines dans la plaine de Mallia : il y en a trois mille sur le plateau de Lassithi qui tournent infatigablement.

Pas une seule voie ferrée. Peu de routes. Un tronçon réunit Candi à Cnossos ; un second plus long va de Candi à Gortyne ; quelques autres çà et là le long des côtes. Des « Ford » y bondissent dangereusement, à côté de carrioles aux formes antiques, peinturlurées comme celles de Sicile, et décorées, toutes, d'un nom qu'elles portent fièrement, celle-ci « la Pigeonne » et celle-là « le Vautour ».

* *

Malgré les autos et les bidons d'essence, la Crète garde encore sa physionomie propre. Sur l'aile de la Ford qui vous emmènera vers Haghia-Triada ou vers Mallia, vous verrez toujours étendu, agrippé on ne sait comment, le « micro » ou « para », un enfant de 12 à 15 ans, chargé d'entretenir l'eau, l'huile, l'essence, de veiller aux pneus, car un chauffeur crétois ne saurait s'abaisser à ces besognes serviles. Les transports sont effectués le plus ordinairement par des Anes ou des Mules, isolés ou en caravanes ; chargés de raisins, d'olives, de ballots, de sacs, de poteries ; ils marchent lentement, dans les chemins caillouteux et ravinés, suivis par leurs conducteurs, armés d'un long bâton blanc.

Dans les fermes, on dépique le blé, en broyant les épis étalés, avec

l'antique tribulum, (1) sorte de traîneau hérissé en dessous de lames en silex, et promené sur l'aire par des Mules ou des Bœufs. Pour séparer le blé de la balle, les femmes lancent le tout dans le vent avec un instrument de bois, moitié pelle, moitié fourche ; le grain tombe et la balle s'envole plus loin ; puis on achève de trier les grains à la main. Au bord de la mer, on fait soi-même sa provision de sel, en recueillant dans les cavités des rochers les dépôts laissés par des tlaques desséchées. La montagne est le royaume des bergers. Ils gardent de grands troupeaux de Brebis et de Chèvres, qui paissent les herbes parfumées, boivent aux petits étangs moirés et dorment sous les grands arbres. Rien de plus beau que ces bergers de l'Ida, debouts sur un rocher, ou allongés sur une pente, avec leur costume de laine bleu sombre ou de velours blanc, leur profonde culotte turque, leur large ceinture, leur gilet à liseré et à brandebourgs, leur coiffure en tissu frangé, leurs hautes bottes, leur long bâton recourbé.

Quand on n'est pas occupé aux champs, pendant que les hommes fument ou, comme au temps d'Ilo-mère, « boivent le vin à petits coups, tels les Immortels », les femmes, jeunes et vieilles, filent la laine, tressent des corbeilles, tissent les étoffes nécessaires à la famille ou brodent. Et leurs travaux semblent renouveler ceux des artistes qui étaient au service de Minos. Ces broderies ont la même fraîcheur de coloris, la même délicatesse, le même style que les fresques du « five o'clock », de la « Parisienne » ou des « perdrix », qui décoraient, il y a quatre mille

(1) Voir sur le tribulum, la *Terre et la Vie*, 1934, N° 11, p. 622-626, 2 ill.

ans les salles du « Caravansérail »
ou de la « Villa royale ».

leur décor simple au « pithoi », qui
dans les magasins du Palais de Cnos-

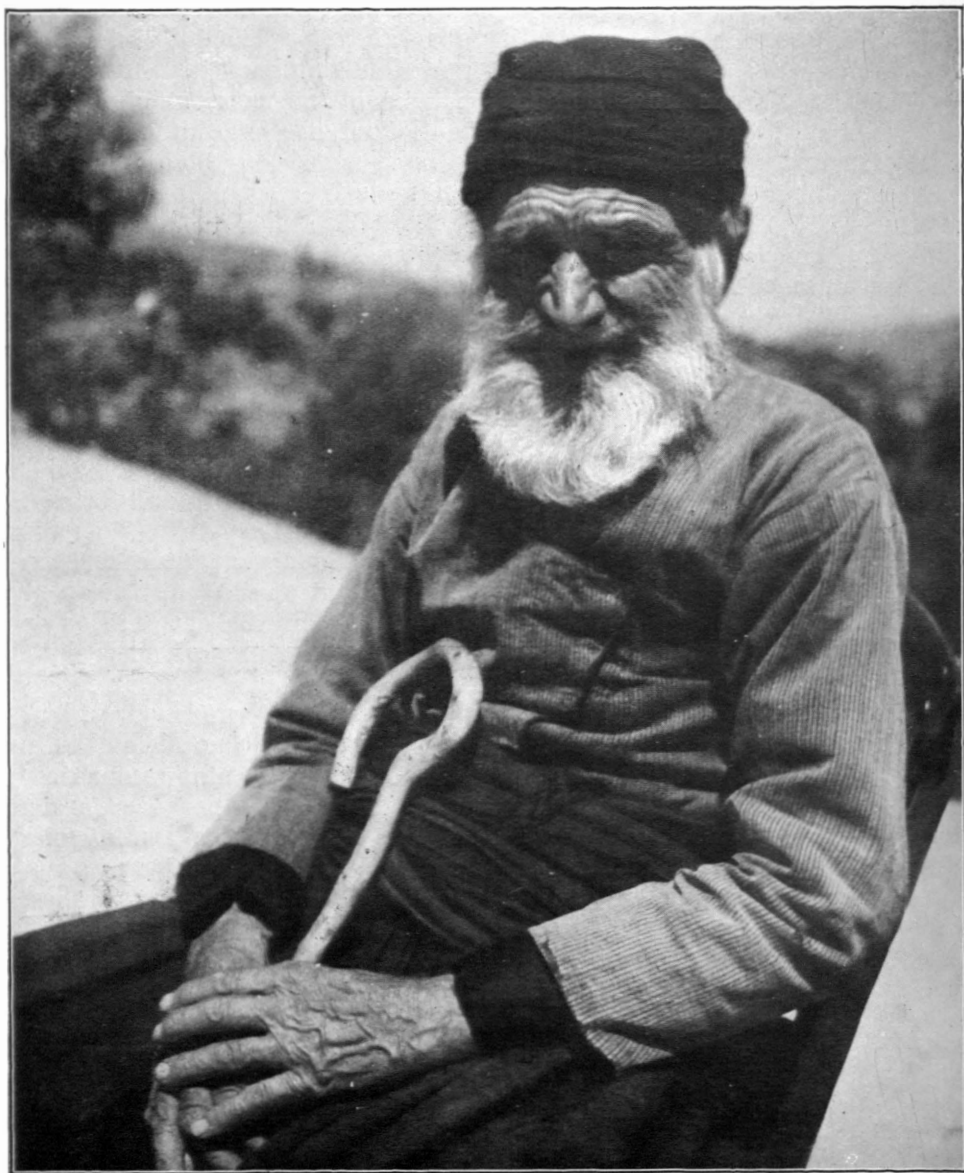


Photo. René Zuber.

Type crétois.

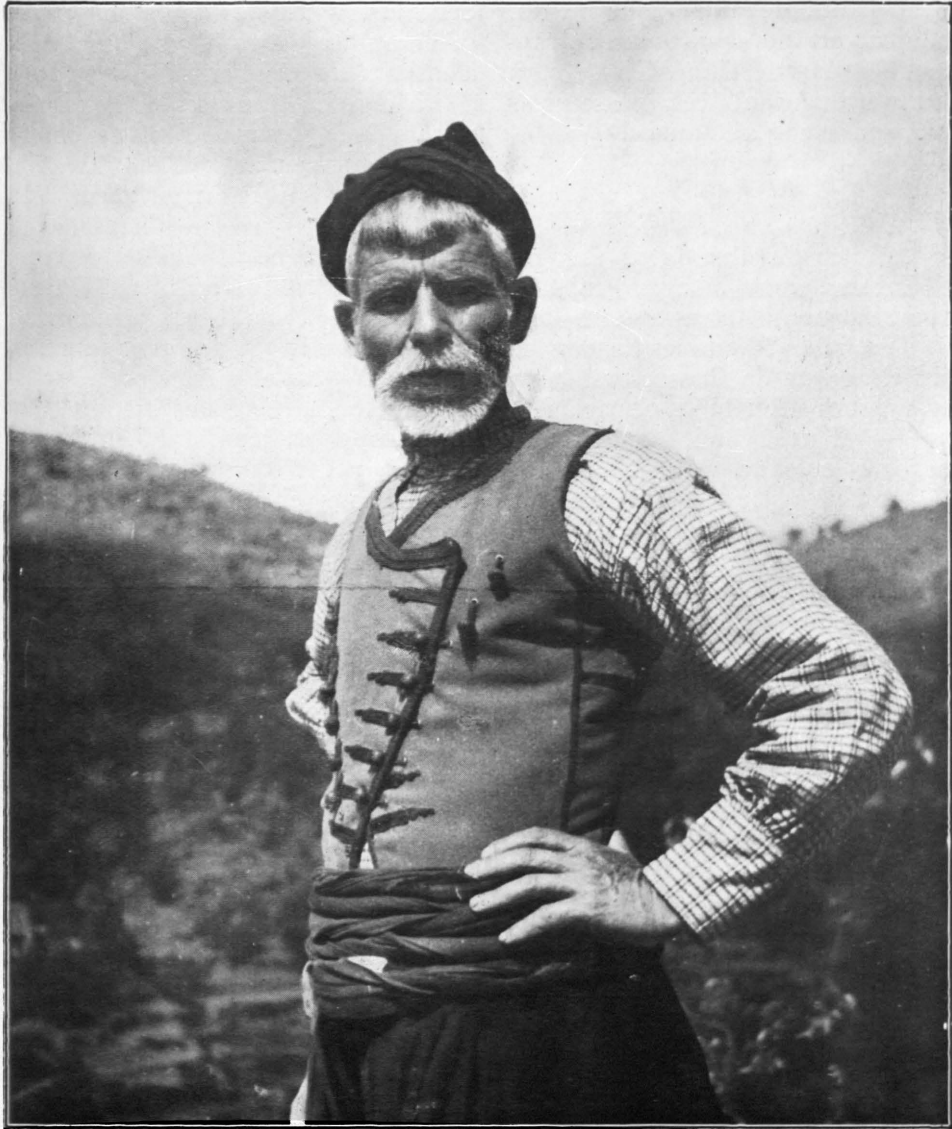
Dehors, dans un grand nombre
de villages, sèchent au soleil des
jarres pareilles, par leur galbe, par

sos, de Mallia, de Phaestos, conser-
vaient les grains, l'huile, le vin,
toutes les provisions.

*
* *

Et quelles belles fêtes, d'une couleur intense, les jours de repos et de

Mule, le village endimanché, pour aller dans sa nouvelle maison, où l'ont précédée les cadeaux, étoffes et tapis, et ses objets personnels,



Berger crèteois.

Photo. René Zuber.

cérémonie ! Voici la mariée, vêtue de blanc, escortée de ses parents et amis ; elle traverse, portée sur une

déménagés en grande pompe. C'est, sur la place ronde du village, reste de l'antique « orchestra », la danse

des hommes, la « pendozaki », et les souvenirs d'Homère chantent dans la mémoire : « Alors Démoclos s'avança dans le cercle ; la fleur des jeunes gens champions de la danse, debout autour de lui, voltaient et, de leurs pieds, frappaient le plan de l'aire. Ulysse était tout yeux devant ces passe-pieds dont son cœur s'étonnait ! »

*
**

« *En Crète sans les dieux* ». Tel est le titre du film où ces images de Zuber seront bientôt projetées avec beaucoup d'autres aussi belles. Est-il possible ? Hommes de peu de foi ! Ce Palais de Cnossos est celui des amours déchainées et partagées par les dieux. Voici, soutenu par de fortes colonnes rondes ou carrées, relevées par Sir A. Evans, le « mégaron » des femmes. C'est là que vécut Pasiphaé, l'amante du Taureau divin, au temps où les bêtes, les hommes et les dieux ne formaient qu'un seul peuple ; c'est en passant par là qu'Ariane a guidé Thésée vers le Minotaure et de là qu'elle est partie, par ce grand escalier, par cette route dallée, pour les ivresses douloureuses, avant que Dionysos lui préparât la couronne d'étoiles, pendant que Phèdre, sa sœur, suivait le volage vainqueur. Ce palais est aussi celui de Minos ; et

« Minos juge aux enfers
tous les pâles humains ».

Ce soleil, qui flamboie, qui colore et qui brûle : c'est le Taureau, et ses cornes, replantées par A. Evans, se dressent sur les Propylées. La déesse aux seins nus, la déesse aux Serpents, symboles de la vie et de la fécondité, errent toujours aux alentours de Gortyne dans les bois d'Oliviers, ou dans les riches campagnes de la Messara. Dans ces montagnes s'ouvre l'ancre de Dikté, où Zeus passa son enfance, gardé par les Corybantes ; cette Chèvre, qui dresse sa blanche silhouette sur l'immense fond d'Oliviers, c'est n'en doutons pas Amalthée, la nourrice divine. Cette montagne plus sombre, entre Cnossos et Phaestos, c'est le louktas, où le père des dieux et des hommes dort, confiant, en attendant le réveil de la raison : « Va, nous t'irons chercher... ! »

*
**

Terre heureuse ! Il n'en est point où le présent ait plus de prestiges pour attacher, enchanter, ensorceler. Mais là, pas un aspect, pas un site, pas une fontaine, pas un arbre, pas un cours d'eau, pas un rocher, où ne soit fixée quelque antique légende. Nulle part l'homme qui passe n'a confié plus ardemment à ce qui reste le souvenir de ses passions et de ses rêves.

